

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

**LA CUISINIÈRE
D'HIMMLER**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE VIEIL HOMME ET LA MORT, 1996 (Folio, n° 2972).
MORT D'UN BERGER, 2002 (Folio, n° 3978).
L'ABATTEUR, 2003 (« La Noire » ; Folio policier n° 410).
L'AMÉRICAIN, 2004 (Folio n° 4343).
LE HUITIÈME PROPHÈTE ou Les aventures extraordinaires d'Amros le celte,
2008 (Folio n° 4985).
UN TRÈS GRAND AMOUR, 2010 (Folio n° 5221).
DIEU MA MÈRE ET MOI, 2012.

Aux Éditions Grasset

- L'AFFREUX, 1992. Grand Prix du roman de l'Académie française (Folio n° 4753).
LA SOUILLE, 1995. Prix Interallié (Folio n° 4682).
LE SIEUR DIEU, 1998 (Folio n° 4527).

Aux Éditions du Seuil

- FRANÇOIS MITTERRAND OU LA TENTATION DE L'HISTOIRE, 1997.
MONSIEUR ADRIEN, 1982.
JACQUES CHIRAC, 1987.
LE PRÉSIDENT, 1990.
LA FIN D'UNE ÉPOQUE, 1993 (Fayard-Seuil).
FRANÇOIS MITTERRAND, UNE VIE, 1996; nouvelle édition, 2011.

Aux Éditions Flammarion

- LA TRAGÉDIE DU PRÉSIDENT, 2006.
L'IMMORTEL, 22 balles pour un seul homme, 2007. Grand Prix littéraire de Provence.
LE LESSIVEUR, 2009.
M. LE PRÉSIDENT : SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE (2005-2011), 2011.
DERNIER CARNET : SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE EN 2012, 2012.

Aux Éditions J'ai Lu

- LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ, avec Éric Jourdan, 2007.

LA CUISINIÈRE D'HIMMLER

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

LA CUISINIÈRE
D'HIMMLER

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

À Elie W., mon grand frère, qui m'a tant donné.

« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

RONSARD

PROLOGUE

Je ne supporte pas les gens qui se plaignent. Or, il n'y a que ça, sur cette terre. C'est pourquoi j'ai un problème avec les gens.

Dans le passé, j'aurais eu maintes occasions de me lamenter sur mon sort mais j'ai toujours résisté à ce qui a transformé le monde en grand pleurnichoir.

La seule chose qui nous sépare des animaux, finalement, ce n'est pas la conscience qu'on leur refuse bêtement, mais cette tendance à l'auto-apitoiement qui tire l'humanité vers le bas. Comment peut-on y laisser libre cours alors que, dehors, nous appellent la nature et le soleil et la terre ?

Jusqu'à mon dernier souffle et même encore après, je ne croirai qu'aux forces de l'amour, du rire et de la vengeance. Ce sont elles qui ont mené mes pas pendant plus d'un siècle, au milieu des malheurs, et franchement je n'ai jamais eu à le regretter, même encore aujourd'hui, alors que ma vieille carcasse est en train de me lâcher et que je m'apprête à entrer dans ma tombe.

Autant vous dire tout de suite que je n'ai rien d'une victime. Bien sûr, je suis, comme tout le monde, contre la peine de mort. Sauf si c'est moi qui l'applique. Je l'ai

appliquée de temps en temps, dans le passé, aussi bien pour rendre la justice que pour me faire du bien. Je ne l'ai jamais regretté.

En attendant, je n'accepte pas de me laisser marcher sur les pieds, même chez moi, à Marseille, où les racailles prétendent faire la loi. Le dernier à l'avoir appris à ses dépens est un voyou qui opère souvent dans les files d'attente qui, à la belle saison, pas loin de mon restaurant, s'allongent devant les bateaux en partance pour les îles d'If et du Frioul. Il fait les poches ou les sacs à main des touristes. Parfois, un vol à l'arraché. C'est un beau garçon à la démarche souple, avec les capacités d'accélération d'un champion olympique. Je le surnomme le « guépard ». La police dirait qu'il est de « type maghrébin » mais je n'y mettrais pas ma main à couper.

Je lui trouve des airs de fils de bourgeois qui a mal tourné. Un jour que j'allais acheter mes poissons sur le quai, j'ai croisé son regard. Il est possible que je me trompe, mais je n'ai vu dedans que le désespoir de quelqu'un qui est sens dessus dessous, après s'être éloigné, par paresse ou fatalisme, de sa condition d'enfant gâté.

Un soir, il m'a suivie après que j'eus fermé le restaurant. C'était bien ma chance, pour une fois que je rentrais chez moi à pied. Il était presque minuit, il faisait un vent à faire voler les bateaux et il n'y avait personne dans les rues. Toutes les conditions pour une agression. À la hauteur de la place aux Huiles, quand, après avoir jeté un œil par-dessus mon épaule, j'ai vu qu'il allait me doubler, je me suis brusquement retournée pour le mettre en joue avec mon Glock 17. Un calibre 9 mm à 17 coups, une petite merveille. Je lui ai gueulé dessus :

« T'as pas mieux à faire que d'essayer de dépouiller une centenaire, connard ? »

— Mais j'ai rien fait, moi, m'dame, je voulais rien faire du tout, je vous jure. »

Il ne tenait pas en place. On aurait dit une petite fille faisant de la corde à sauter.

« Il y a une règle, dis-je. Un type qui jure est toujours coupable. »

— Y a erreur, m'dame. Je me promenais, c'est tout.

— Écoute, ducon. Avec le vent qu'il fait, si je tire, personne n'entendra. Donc, t'as pas le choix : si tu veux avoir la vie sauve, il faut que tu me donnes tout de suite ton sac avec toutes les cochonneries que t'as piquées dans la journée. Je les donnerai à quelqu'un qui est dans le besoin. »

J'ai pointé mon Glock comme un index :

« Et que je ne t'y reprenne pas. Sinon, je n'aime mieux pas penser à ce qui t'arrivera. Allez, file ! »

Il a jeté le sac et il est parti en courant et en hurlant, quand il fut à une distance respectueuse :

« Vieille folle, t'es qu'une vieille folle ! »

Après quoi, j'ai été refiler le contenu du sac, les montres, les bracelets, les portables et les portefeuilles, aux clochards qui cuvaient, par grappes, sur le cours d'Estienne-d'Orves, non loin de là. Ils m'ont remerciée avec un mélange de crainte et d'étonnement. L'un d'eux a prétendu que j'étais toquée. Je lui ai répondu qu'on me l'avait déjà dit.

Le lendemain, le tenancier du bar d'à côté m'a mise en garde : la veille au soir, quelqu'un s'était encore fait braquer place aux Huiles. Par une vieille dame, cette fois. Il n'a pas compris pourquoi j'ai éclaté de rire.

Sous le signe de la Vierge

MARSEILLE, 2012. J'ai embrassé la lettre, puis croisé deux doigts, l'index et le majeur, pour qu'elle m'annonce une bonne nouvelle. Je suis très superstitieuse, c'est mon péché mignon.

La lettre avait été postée à Cologne, en Allemagne, comme l'attestait le cachet sur le timbre, et l'expéditrice avait écrit son nom au dos : Renate Fröll.

Mon cœur s'est mis à battre très vite. J'étais angoissée et heureuse en même temps. Recevoir une lettre personnelle à mon âge, alors qu'on a survécu à tout le monde, c'était forcément un événement.

Après avoir décidé que j'ouvrirais la lettre plus tard, dans la journée, pour garder en moi le plus longtemps possible l'excitation que j'avais ressentie en la recevant, j'ai embrassé de nouveau l'enveloppe. Sur le dos, cette fois.

Il y a des jours où j'ai envie d'embrasser n'importe quoi, les plantes comme les meubles, mais je m'en garde bien. Je ne voudrais pas qu'on me prenne pour une vieille folle, un épouvantail à enfants. À près de cent cinq ans, il ne me reste plus qu'un maigre filet de voix, cinq dents valides, une expression de hibou, et je ne sens pas la violette.

Pourtant, en matière de cuisine, je tiens encore la route : je crois même être l'une des reines de Marseille, juste derrière l'autre Rose, une jeunesse de quatre-vingt-huit ans, qui fait des plats siciliens épatants, rue Glan-devès, non loin de l'Opéra.

Mais dès que je sors de mon restaurant pour déambuler dans les rues de la ville, il me semble que je fais peur aux gens. Il n'y a qu'un endroit où, apparemment, ma présence ne jure pas : en haut du piton en calcaire d'où la statue dorée de Notre-Dame-de-la-Garde semble exhorter à l'amour l'univers, la mer et Marseille.

C'est Mamadou qui m'amène et me reconduit chez moi, sur le siège arrière de sa motocyclette. Un grand gaillard qui est mon alter ego, au restaurant. Il fait la salle, m'aide pour la caisse et me trimbale partout, sur son engin qui pue. J'aime sentir sa nuque sur mes lèvres.

Pendant la fermeture hebdomadaire de mon établissement, le dimanche après-midi et toute la journée du lundi, je peux rester des heures, sur mon banc, sous le soleil qui me mord la peau. Je fais causette dans ma tête avec tous mes morts que je vais bientôt retrouver au ciel. Une amie que j'ai perdue de vue aimait dire que leur commerce était bien plus agréable que celui des vivants. Elle a raison : non seulement ils ne sont pas à cran, mais ils ont tout leur temps. Ils m'écoutent. Ils me calment.

Le grand âge qui est le mien m'a appris que les gens sont bien plus vivants en vous une fois qu'ils sont morts. C'est pourquoi mourir n'est pas disparaître, mais, au contraire, renaître dans la tête des autres.

À midi, quand le soleil ne se contrôle plus et me donne des coups de couteau ou, pis, de pioche, sous les

vêtements noirs de mon veuvage, je dégage et entre dans l'ombre de la basilique.

Je m'agenouille devant la Vierge en argent qui domine l'autel et fais semblant de prier, puis je m'assieds et pique un roupillon. Dieu sait pourquoi, c'est là que je dors le mieux. Peut-être parce que le regard aimant de la statue m'apaise. Les cris et les rires imbéciles des touristes ne me dérangent pas. Les sonnailles non plus. Il est vrai que je suis affreusement fatiguée, c'est comme si je revenais tout le temps d'un long voyage. Quand je vous aurai raconté mon histoire, vous comprendrez pourquoi, et encore, mon histoire n'est rien, enfin, pas grand-chose : un minuscule clapotis dans l'Histoire, cette fange où nous pataugeons tous et qui nous entraîne vers le fond, d'un siècle à l'autre.

L'Histoire est une saloperie. Elle m'a tout pris. Mes enfants. Mes parents. Mon très grand amour. Mes chats. Je ne comprends pas cette vénération stupide qu'elle inspire au genre humain.

Je suis bien contente que l'Histoire soit partie, elle a fait assez de dégâts comme ça. Mais je sais bien qu'elle va bientôt revenir, je le sens dans l'électricité de l'air et le regard noir des gens. C'est le destin de l'espèce humaine que de laisser la bêtise et la haine mener ses pas au-dessus des charniers que les générations d'avant n'ont cessé de remplir.

Les humains sont comme les bêtes d'abattoir. Ils vont à leur destin, les yeux baissés, sans jamais regarder devant ni derrière eux. Ils ne savent pas ce qui les attend, ils ne veulent pas savoir, alors que rien ne serait plus facile : l'avenir, c'est un renvoi, un hoquet, une aigreur, parfois le vomi du passé.

Longtemps, j'ai cherché à mettre en garde l'humanité contre les trois tares de notre époque, le nihilisme, la cupidité et la bonne conscience, qui lui ont fait perdre la raison. J'ai entrepris les voisins, notamment l'apprenti boucher qui est sur mon palier, un gringalet pâlichon avec des mains de pianiste, mais je vois bien que je l'embête avec mon radotage et, quand je le croise dans l'escalier, il m'est arrivé plus d'une fois de le retenir par la manche pour l'empêcher de s'enfuir ; il prétend toujours qu'il est d'accord avec moi mais je sais bien que c'est pour que je lui lâche la grappe.

C'est pareil avec tout le monde. Ces cinquante dernières années, je n'ai jamais trouvé personne pour m'écouter. De guerre lasse, j'ai fini par me taire jusqu'au jour où j'ai cassé mon miroir. Tout au long de ma vie, j'avais réussi à n'en briser aucun mais ce matin-là, en observant les éclats sur le carrelage de la salle de bains, j'ai compris que j'avais attrapé le malheur. J'ai même pensé que je ne passerais pas l'été. À mon âge, ce serait normal.

Quand on se dit qu'on va mourir et qu'il n'y a personne pour vous accompagner, pas même un chat ni un chien, il n'y a qu'une solution : se rendre intéressant. J'ai décidé d'écrire mes Mémoires et suis allée acheter quatre cahiers à spirale à la librairie-papeterie de Mme Mandonato. Une sexagénaire bien conservée que j'appelle « la vieille » et qui est l'une des femmes les plus cultivées de Marseille. Alors que j'allais la payer, quelque chose la chiffonnait et j'ai feint de chercher la monnaie pour lui laisser le temps de formuler sa question :

« Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? »

— Eh bien, un livre, quelle question !

— Oui, mais quel genre ? »

J'ai hésité, puis :

« Tous les genres en même temps, ma vieille. Un livre pour célébrer l'amour et pour prévenir l'humanité des dangers qu'elle court. Pour qu'elle ne revive jamais ce que j'ai vécu.

— Il y a déjà eu beaucoup de livres sur ce thème...

— Il faut croire qu'ils n'ont pas été assez convaincants. Le mien sera l'histoire de ma vie. J'ai déjà un titre de travail : "Mes cent ans et plus."

— C'est un bon titre, Rose. Les gens adorent tout ce qui concerne les centenaires. C'est un marché qui se développe très vite en ce moment, ils seront bientôt des millions. Le drame avec les livres sur eux, c'est qu'ils sont écrits par des gens qui se moquent.

— Eh bien, moi, dans mes Mémoires, je vais essayer de montrer qu'on n'est pas morts de notre vivant et qu'on a encore des choses à dire... »

J'écris le matin, mais le soir aussi, devant un petit verre de vin rouge. J'y trempe mes lèvres de temps en temps, pour le plaisir, et quand je suis à court d'inspiration, j'en bois une gorgée pour retrouver mes idées.

Ce soir-là, il était minuit passé quand j'ai décidé d'interrompre mes travaux d'écriture. Je n'ai pas attendu d'être couchée, toilette faite, pour ouvrir la lettre que j'avais trouvée dans la boîte le matin même. Je ne sais si c'est l'âge ou l'émotion, mais j'avais les mains qui tremblaient tellement qu'en l'ouvrant j'ai déchiré l'enveloppe en plusieurs endroits. Quand j'ai lu son contenu j'ai fait un malaise, mon cerveau s'est arrêté net.

Samir la Souris

MARSEILLE, 2012. Quelques secondes après que je fus revenue sur terre, une chanson a commencé à courir dans ma tête : *Can you feel it?* des Jackson Five. Michael à son meilleur, avec une vraie voix d'enfant pur et pas encore de castrat glorieux. Ma chanson préférée.

Je me sentais bien, comme chaque fois que je la fredonne. On dit qu'à partir d'un certain âge, quand on se réveille et qu'on n'a pas mal partout, c'est qu'on est mort. J'avais la preuve du contraire.

En recouvrant mes esprits après ma syncope, je n'avais mal nulle part et je n'étais pas morte, ni même blessée.

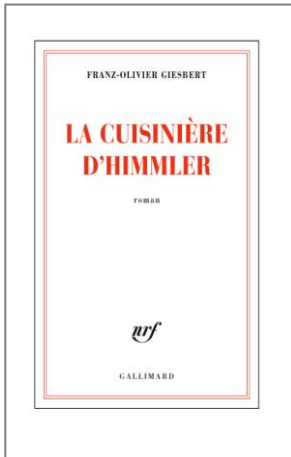
Comme toutes les personnes de mon âge, j'ai la hantise des fractures qui vous condamnent au fauteuil roulant : celle du col du fémur particulièrement. Ce ne serait pas pour cette fois.

J'avais prévu le coup : avant de lire la lettre, je m'étais assise sur le canapé. Lorsque j'avais perdu connaissance, j'étais naturellement tombée en arrière et ma tête avait roulé sur le moelleux d'un coussin.

J'ai de nouveau jeté un œil sur le faire-part que j'avais gardé à la main avant de jurer :

« Saloperie de connerie de bordel de merde ! »

44. Un voyage à Trèves	290
45. Simone, Nelson et moi	297
46. Le deuxième homme de ma vie	308
47. Le pigeon voyageur	314
48. Un fantôme du passé	324
49. Le dernier mort	332
50. Ite missa est	338
<i>Épilogue</i>	345
Recettes de « La Petite Provence »	351
Le plaki de ma grand-mère	353
La parmesane de Mamie Jo	354
Le flan au caramel d'Emma Lempereur	356
La tarte aux fraises à l'américaine ou « strawberry shortcake » du « Frenchy's »	358
Petite bibliothèque du siècle	361



La cuisinière d'Himmler Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre
La cuisinière d'Himmler de Franz-Olivier Giesbert
a été réalisée le 18 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141609 - Numéro d'édition : 253046).
Code Sodis : N55750 - ISBN : 9782072491351
Numéro d'édition : 253048.